

Le Champ de bataille de Sedan (1871) - Thiers et Guizot - Histoire contemporaine n°42 et 92

Numéro d'inventaire : 1979.18200.17

Auteur(s) : Fortuné Louis Méaulle

Gustave Ducoudray

Type de document : couverture de cahier

Éditeur : Hachette et Cie (Paris)

Imprimeur : Gauthier-Villars, Paris

Période de création : 4e quart 19e siècle

Date de création : 1890 (vers)

Inscriptions :

- nom d'illustrateur inscrit : Méaulle (F.)

Description : Gravure n&b sur papier fin rose.

Mesures : hauteur : 460 mm ; largeur : 360 mm

Notes : Deux couvertures de cahiers imprimées sur la même feuille. A/ Recto, une gravure (signée Méaulle) représentant des cadavres allemands à Sedan ("d'après une gravure de l'Illustration"). Verso: texte de G. Ducoudray sur la bataille de Sedan (Histoire contemporaine n°92). B/ Recto, une gravure non signée représentant le portrait en buste de Thiers et de Guizot. Verso: texte de G. Ducoudray sur la question d'Orient (1840) (Histoire contemporaine n°42).

Mots-clés : Protège-cahiers, couvertures de cahiers

Histoire et mythologie

Filière : Élémentaire

Niveau : non précisée

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 4

Mention d'illustration

ill.

XII. — BATAILLE DE SEDAN

Les débris du corps d'armée du maréchal de Mac-Mahon s'étaient rassemblés au camp de Châlons avec le cinquième corps entier (général de Faillly). A Paris le ministre Olivier avait été renversé des larges épaules de ses collègues de l'armée (10 morts et remplacés par un calife) et remplacé par le général Cousin de Montauban, comte de Fallico. Chargé spécialement du ministère de la guerre, le comte de Fallico déploya, malgré son grand âge, une rare activité pour organiser les ressources qui nous restaient. Il reconstruisit, en moins de vingt jours, à Châlons, une armée de 40 000 hommes, dont la moitié étaient des cavaliers, et, après approvisionnements préparés à la hâte, il se dirigea vers la capitale, organisa la garde nationale, appela sous les drapeaux les anciens militaires de 25 à 35 ans. Le général Trochon fut nommé gouverneur de Paris.

Le comte de Fallico, pour satisfaire l'opinion et sauver la dynastie, avait congé du plan hardi sans doute, mais méritoire, avec des troupes mal équipées, d'arriver plus au nord, délivrer l'armée de Bazeilles bloquée sous les murs de Metz. Mac-Mahon, bien qu'à regret, commença ce mouvement le 23 août.

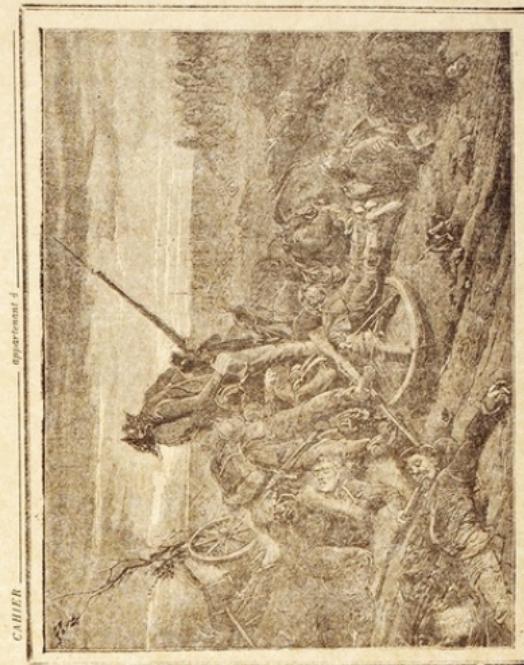
Les Prussiens atteignirent les Français le 29 ; le 30 ils surprisent à Bapaume le corps d'armée du général de Faillly, forment l'avant-garde, et le lancent en pleine déroute. Ce désastre accroît les difficultés de Mac-Mahon, qui doit abandonner la marche en avant, faire l'ordre de se replier sur Sedan le 31 au soir, et perd ses discussions pour livrer bataille. Sedan se trouve dans un cauchemar bordé de hautes et le général prussien manœuvra de manière à réduire les corps français dans cet enfoncement. Le 31 au soir déjà les Français avaient un rude combat à soutenir à Bapaume, près de Sedan, contre les Bavaarois. En même temps, les Prussiens ont pris la ville de Bapaume, et que la victoire ne soit pas faite sans trop que le pont du chemin de fer soit détruit par les agents de l'ordre, ils avaient également passé la Meuse à Mouzon, derrière nos corps d'armée, et s'avancèrent par Charleville. Ils formaient déjà un demi-cercle autour de nous. Le 1er septembre, l'armée française lutte avec énergie pour délivrer Bapaume, où la division d'infanterie de marins se couvre de gloire, et le calvaire de Malzy, le siège de Givet, la bataille de Gravelotte. Dès l'après-midi, le maréchal de Mac-Mahon a été blessé à la cuisse par un obus d'obus et il avait remis au général Durcer.

G. DUCOURTAY.
Paris. — Imp. Gaucherie-Villars.

croit le commandement en chef que réclama aussitôt le général de Wimpffen.

Si l'on est dit au général de Wimpffen, qui se trouvait encore le 22 août à Oran, en Algérie, et revenait d'une brillante expédition dans le Sahara, qu'il avait pour mission d'assurer la sécurité de la France, l'expédition la plus sévère qui fut dans l'armée, il aurait trouvé la chose impossible. Elle se résulta pourtant. Ce général reçut le 22 soût, au soir, ordre de venir remplacer le général de Faillly à l'armée de Mac-Mahon. Il partit le 23, débarqua le 27, arriva à Paris et prit les instructions du ministre qui lui donna une lettre de recommandation pour l'empereur à l'attention de l'ordre de cavalerie. Il rejoignit l'armée le 30, au moment de la déroute de Bapaume, et lorsqu'il apprit la blessure du maréchal de Mac-Mahon, il valut ses droits au commandement. Le général Durcer avait déjà ordonné la retraite sur Mézières. Désapprovant ce mouvement, le général de Wimpffen donna contre-ordre et voulut persister à l'offensive, et il fut alors qu'il se résolut à nous faire une trêve sur le point qu'il réussissait le moins gagné, les Prussiens s'étant surtout établis en masse entre nous et les routes de Paris. Ces hésitations, ces tiraillements, ces contradictions dans les ordres firent perdre de chances qui restaient à l'armée de s'échapper.

La cavalerie fit admirables efforts, le général Margueritte fut blessé et tué et l'armée vaincue par le général de Galilée. Les batallions prussiens parvinrent à Sedan le 31 au matin, après 100 kilomètres de marche en avant, et leur charge dévastatrice. Repoussés, nos escadrons retournent en arrière, se refont et se précipitent de nouveau. Le roi Guillaume, qui des hauteurs de Frénais, assistait à ce spectacle, ne put s'empêcher d'applaudir et d'écouter : « Où les louez généralement ! » Les Prussiens, vaincus par la valeur, toutes les troupes reprirent et s'établirent dans la petite ville de Sedan, où elles se croisent à l'abri et où régnent une incroyable confusion. Pendant que Wimpffen cherchait à obtenir des troupes, déjà désorganisées, un supreme effort qui permettrait la bonne continuation du deuxième corps (général Lebrun), l'empereur tenait conseil avec les chefs de corps et les généraux. Il fut décidé que Wimpffen devait d'aller négocier et offrir sa démission. Il comprit cependant qu'il ne pouvait plus se soustraire aux conséquences inévitables de ce désastre et se résolut à la triste nécessité de négocier une capitulation.



BATT. SEDAN. — N° 9.

LE CHAMP DE BATAILLE DE SEDAN (d'après une gravure de l'Illustration)

E. et C°, Paris.

XII. — LA QUESTION D'ORIENT (1840)

La coalition contre le ministre Molé déclara, (ses auteurs eux-mêmes l'ont reconnu depuis), le gouvernement de Juillet. Personne ne se trouvait en mesure de recueillir l'héritage du ministère. C'est alors que l'empereur, pour empêcher la mort, et pendant deux mois, les systèmes, les combinaisons, les tentatives se heurtent, s'embarrassent. Le désordre devint si grand, que les républicains en profitent pour tenir une insurrection. Ce fut le fameux ministère dit du 1^{er} mars 1840, sous lequel la crise provoquée par les affaires d'Orient devint aigüe.

Une guerre siégeante avait éclaté entre le sultan et le pacha d'Egypte, qui récompensa l'ambassadeur à Londres, Sébastien, par Guizot, dont l'autorité était grande dans la Chambre des députés, et auquel ses travaux historiques sur l'Angleterre étaient, sa grande recommandation (il fut présentement nommé ambassadeur à Madrid).

Pour mieux faire comprendre du cabinet anglais sa politique, le cabinet français remplaça l'ambassadeur à Londres, Sébastien, par Guizot, dont l'autorité était grande dans la Chambre des députés, et auquel ses travaux historiques sur l'Angleterre étaient, sa grande recommandation (il fut présentement nommé ambassadeur à Madrid).

Pour une fois, la France avait consenti que le pacha turco-égyptien fût validé par l'accord des puissances. Une fois le concert établi, la persistance de la France à défendre les intérêts du pacha d'Egypte ne tendait à rien moins qu'à détruire ce concert. La France, en effet, ne voulait pas céder à l'ordre à Molière.

C'était dans l'intérêt de la Syrie, elle-même, que

la France ne voulut point la rendre à la Turquie, incapable de la gouverner. « Croyez-vous, voulut avec raison Guizot à José Palmerston, que vous fortifiez réellement l'empire ottoman en lui ren-

dant plus de territoire ? Vous ne lui rendez pas, avec la Syrie, la force de la gouverner et de la garder ; l'anarchie, le pillage, la violence et l'impuissance turques reprennent possession de cette partie de l'Asie. Si l'empereur de Russie et vous seriez obligé tantôt d'y réprimer, tantôt d'y soutenir les Turcs, l'avenir devait montrer la vérité de ces craintes, et la France sera vingt ans plus tard obligée d'envoyer ses soldats pour protéger les chrétiens du Lâsos.

Si l'avenir devait nous donner raison, l'Angleterre et la Russie pourront alors faire tout ce qu'ils veulent.

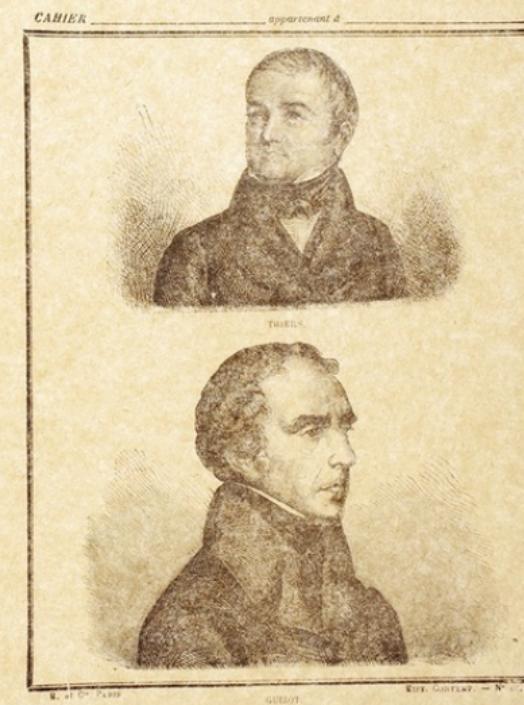
Le cas era en prévision de ce résultat pour empêcher l'Angleterre, renoncer contre nous le Sainte-Alliance. Il ajoura ses présentions sur Constantinople, Lord Palmerston sacrifia l'alliance

française pour nous faire affronter.

M. Thiers espérait toujours amener le pacha à s'entendre directement avec le sultan. Cet accord était dans les intérêts de la France, mais plus dans ceux de la Russie. Le 27 juillet 1840, et de ne rien sacrifier de nos sympathies pour Méhémet-Ali. Dans les derniers jours de juillet, la destitution du grand vizir à Constantinople, le plus grand ennemi du pacha, constitua de joie en dernier qui se montra disposé à entrer en pourparlers. Le succès des puissances devenait inutile. Lord Palmerston accusa la Russie de prétendre au second rôle dans l'Asie centrale, et de se servir en fait particulier, il s'appliqua à faire accepter son propre plan des ministres de Russie, de Prusse, d'Autriche et de ses collègues, et au même moment une insurrection, qui éclata en Syrie contre les Egyptiens, vint fortifier sa thèse. Le 14 juillet, M. Guizot écrivait : « On prépare, soit sur le fond de l'affaire, soit sur le fond de l'opposition, un traité qui devra être signé dans les deux mois, ou tout au plus (si on arrange tout), pour avoir notre adhésion en notre faveur. » M. Guizot se faisait illusion en croyant qu'en lui demanderait son adhésion ou son refus. Le 27 juillet, lord Palmerston le pria de venir au foreign-office et lui donna connaissance d'un traité conclu entre le 15 juillet, à Paris, entre l'Angleterre, la Russie et de Prusse. Le traité pronostic enfin l'appui des quatre puissances et même leurs forces militaires pour faire accepter de Méhémet-Ali l'arrangement proposé par le sultan et admis par les puissances. Les affaires d'Orient étaient réglées.

G. DUCOURTAY.

Paris. — Imp. Gaucherie-Villars.



W. et C°, Paris.

GUIZOT.

BATT. SEDAN. — N° 10.